

À BANON, FRANÇOIS MARILLIER, UN PERCUSSIONNISTE ÉCLECTIQUE AMOUREUX DES MOTS

François Marillier est né dans un village. Ou presque. Puisqu'il est né à Paris. Précisons, dans l'île Saint Louis en 1961. Et à cette époque, c'est lui qui le dit : « *c'était encore un petit village avec des commerces et des vrais habitants* ». Un cadre paisible où, pour le plaisir, sa mère joue du piano et son père, célèbre scénographe recherché pour son ingéniosité au service de la poésie, crée les maquettes de quelque 300 spectacles de tous genres. Un cadre agréable comme celui où il vit désormais dans l'ancienne école de Dauban, sur le « périph » de Banon. Son décor ? Les pierres de la vieille bâtisse et des instruments qui ont envahi jusqu'au salon. L'entretien a lieu dans le jardin, entre douceur de la nature, bande-son des oiseaux discrets et basses des véhicules de la route voisine. Musique prime, on oublie les péripéties de l'enfance, pour aborder sa formation de batteur-percussionniste. Mais pas de narcissisme. S'il parle d'école de musique à Paris, de l'école Agostini, c'est sans mentionner ses diplômes, pas même son 1er premier prix au conservatoire de Boulogne-Billancourt, mais aussitôt pour évoquer les personnes auprès desquelles il a appris, comme la percussionniste Françoise Gagneux. Parmi elles, trois célébrités, Jean-Louis Barrault, Peter Brook et Bartabas, le demiurge du théâtre équestre. Par leur évocation, son portrait va se dessiner en creux. Pas celui de l'homme au quotidien mais celui du musicien, investi dans son art au quotidien.



d'objets surprenants pour le plaisir et pour désendormir l'habitude de l'écoute. Mentionnons, outre les percussions, et la liste ne sera pas exhaustive, le ukulélé, la scie musicale, le trombone, le piano, les casseroles pour son spectacle « Kitchen Circus » ou le gamelan javanais dont il est devenu un spécialiste, l'enseignant à la Philharmonie de Paris. Façon d'être et de faire de ce musicien-comédien, que l'on retrouve dans le kaléidoscope de 45 ans de collaborations, impossibles à répertorier ici. Privilégions le travail avec son ami, le comédien-metteur-en-scène Thierry Roisin avec qui il fonde le groupe Beaux quartiers qui réunit comédiens et musiciens et joue dans une

quinzaine de spectacles dont Antigone en langage des signes pour le Visual International Theatre d'Emmanuelle Laborit. Avec l'autrice Nancy Huston. Avec ses propres Images animées qui partent toujours d'une histoire écrite. Avec Serge Hureau, créateur du Hall de la chanson, dont la vision de l'accompagnement musical sort des mesures battues : « *On ne fait pas des arrangements, on fait des dérangements des chansons* ». Formule appliquée lorsque François enregistre certaines œuvres de Brassens « *Pour faire entendre le texte autrement* ».

Le défi de l'ombre rousse

Son dernier défi, il vient de le vivre, le 27 mai, dans l'Église Haute de Banon, lors du concert qu'il a donné pour le vernissage de l'exposition Ombre rousse. Sous ce titre puisé chez Giono, deux artistes : le photographe Francis Helgorsky qui a lentement parcouru la montagne de Lure « *pour tenter d'en restituer les forces secrètes* » et le sculpteur Cédric Rouzé qui veut « *poser de l'éternel dans notre époque si courte* ». François s'interroge car c'est la première fois qu'il travaille avec un sculpteur. Inquiétude légitime mais résultat éblouissant. Il va, d'instruments en instruments disséminés dans tout l'espace, faire entendre, entre autres, les sons liquides de la scie musicale ou ceux minéraux du lithophone (photo). Il officie, concentré, précis, attentif à sa gestuelle précautionneuse ou endiablée, tout son être devenu harmonie pour acte sacré. Ce n'est plus l'homme-orchestre de chez Barrault, c'est le corps-orchestre d'un artiste qui dit sa vérité.

Site : <https://www.francois-marillier.com>

André MOREL Chroniqueur culture.

Un parcours musical qui débute au Théâtre

« *Ma première scène, c'est le théâtre chez Jean-Louis Barrault. J'avais une vingtaine d'années. Il montait « Les oiseaux » d'Aristophane et j'ai été engagé comme batteur pour cette création qui a eu beaucoup succès. Pendant les tournées, j'ai joué, « Graffitis », un solo pour un percussionniste de Georges Aperghis. Barrault a écouté et m'a dit : Pour le prochain spectacle, est-ce que tu voudrais faire l'homme-orchestre ?* » Comment refuser pareille proposition ? « *J'avais un petit personnage de bruiteur, de batteur... visible* ». Avec lui, je découvre le monde du théâtre. Je le redécouvre puisque mon père m'avait emmené souvent dans les coulisses et que j'avais le souvenir des dessins qu'il faisait, des maquettes en volume ». Tout démarre et tout s'enchaîne. Dix ans plus tard, « *Ça, c'est fait comme ça, de rencontre en rencontre, on me présente à Peter Brook pour « La tempête » au Festival d'Avignon dans la carrière de Boulbon. J'ai adoré le travail qu'il faisait avec Jean-Claude Carère sur la langue de Shakespeare pendant des heures de discussion sur un terme, comment le traduire, sur le dépouillement, c'était formidable* ». Après la recherche sur la précision, la racine du sens et la musicalité des mots, il vit l'apprentissage insolite de la patience avec les chevaux de Bartabas. « *C'était la nouveauté, car ils ne peuvent pas travailler très longtemps dans une journée. Alors, il faut être très efficace tout de suite. Il faut aussi qu'ils s'habituent à la présence des corps, des instruments, à la lumière. Car le cheval est toujours un mystère comme un chat* ». Son matou, un tout noir, jusqu'ici indifférent, en profite pour venir se faire caresser.

Faire musique de tout et avec tous

Tout est en place : la passion de la musique intrinsèquement liée au besoin du verbe et la faculté de comprendre l'univers mental de l'autre, de l'Homme comme de l'animal. Ajoutons-y une curiosité sans faille et un besoin de « *faire musique de tout* » selon le crédo du compositeur Georges Aperghis, chantre du théâtre musical. Crédo qui fait écho à un désir qui vient de loin : « *Moi, j'étais dans le bricolage, dans la recherche du son. C'était un truc de gamin par exemple de tester quel son fait une barre de fer et ça va avec le théâtre. Car je n'arrive pas à dissocier le travail musical et le travail du texte* ». Position énoncée, François ne phrase pas, ne théorise pas, c'est à travers la pratique que se dessine sa conception artistique : s'adapter, innover, expérimenter, partager, s'emparer de tous les instruments habituels ou

